



# L'exil et la haine

**L'exode de l'été 1962 rapatrie plus d'un million de Pieds-Noirs valise à la main sur les côtes métropolitaines. Ils sont loin d'être les bienvenus.**

PAR LÉON MAZZELLA

**L**es Pieds-Noirs, bien avant qu'on les désigne ainsi, ne possédaient rien lorsqu'ils sont arrivés sur le sol algérien. « On a tout construit, petit à petit, on s'est créé quelque chose à nous, et puis un jour, 130 ans plus tard, on nous a dit de partir en laissant tout sur place. On a du tout abandonner », déclare une rapatriée dans « Les Pieds-Noirs. Histoire d'une blessure », un film signé Gilles Perez. Ils ont tout perdu, et ils se sont retrouvés « une main devant, une main derrière », « avec juste les yeux pour pleurer », selon les formules

bien connues. Alors, après 1962, ils se sont murés dans le silence, ils se sont fondus tant bien que mal dans un pays qui ne les accueillait pas avec enthousiasme. La plupart se sont tus pendant plus de 40 ans ; ils se réunissaient entre eux pour se tenir chaud au cœur. À l'école, en Algérie, on leur apprenait les départements de métropole, mais rien sur l'Algérie, leur pays de résidence. Ils n'ont pas appris un mot d'Arabe non plus,

27/05/1962, rapatriés français quittant l'Algérie

et ce fut sans doute l'une des plus graves erreurs de la colonisation : ne pas apprendre la langue de l'Autre, qui est chez lui et chez lequel on s'invite...

**La valise ou le cercueil**  
À partir du 13 mai 1958 et du fameux « Je vous ai compris » prononcé par de Gaulle, qui fut suivi de tant de trahison et d'abandon, ils ont compris à leur tour. Les accords d'Evian du 19 mars 1962 sont



venus précipiter les choses. Un faux cessez-le-feu suivi d'attentats, d'enlèvements sauvages, le massacre de la rue d'Isly à Alger, l'OAS qui donne le change au FLN en utilisant les mêmes armes atroces, le massacre du 5 juillet 1962 à Oran enfin – juste après l'indépendance, précipitent un départ définitif aux accents de délivrance.

Ils eurent droit à une valise, car le mot d'ordre était « la valise ou le cercueil ». Et que met-on dans une seule valise, se demande l'un d'eux ? Un disque des Chaussettes noires ? Un ourson en peluche ? Des vêtements chauds parce qu'en France métropolitaine il fait froid ? Le train électrique du petit, qui voyagera dans un couffin ? Des photos encadrées des parents défunts ? Trois fois rien. Si ! Les clés de la maison, quand on ne l'a pas brûlée, avec la quatre-chevaux, pour ne pas « leur » laisser... Rien, c'est-à-dire un siècle dans une valise.

Dans « Le Onzième commandement » (Gallimard), André Rossfelder résume une certaine haine d'un côté de la Méditerranée : « Une vieille dame d'Oran se présente sur le quai du départ avec son chien et sa valise (limitée à 10 kg). "C'est le chien ou la valise", dit le gendarme rouge. Elle jette rageusement la valise à la mer. Il abat le chien. "Trop lourd !" » La tension est à son paroxysme, chaque jour de cet été 62, sur les quais des ports algériens. La peur au ventre d'être enlevé et de « disparaître » depuis des mois, avant ou après l'heure du couvre-feu, un peuple étourdi, abasourdi, ne comprend pas tout, sauf qu'il sait qu'il doit tout laisser derrière lui précipitam-

ment, sauf son cœur, son enfance, sa jeunesse – ça ils sentent tous que c'est impossible autrement. Peu nombreux sont les Pieds-Noirs qui pensent revenir bien-

**Rapatriés d'Algérie attendant sur le pont d'un bateau les emmenant en France.**

tôt ici, chez eux. Ce n'est plus chez eux. Est-ce que cela l'a été un jour, telle est la vraie question. Ils se la poseront plus tard. Pour l'heure, il faut sauver sa peau, rien de moins, rien de plus.

90% des Pieds-Noirs prennent le bateau, le Ville-d'Oran, le El-Djezaïr, le Jean-Laborde... Ou plutôt s'entassent par milliers (jusqu'à 2630 dans les flancs et sur les ponts du Kairouan et ses 1172 places autorisées, le 26 juin), offrant de funestes allures d'« Exodus » à ce grand départ inassouvi. « Les gens montaient la passerelle en courant, en criant, en pleurant », écrit Daniel Saint-Hamont dans « Le coup de sirroco » (Fayard), qui deviendra un film emblématique pour la diaspora pied-noire.

La plupart des navires font route vers Marseille, car les quais de la Joliette sont historiquement le passage obligé des hommes et des biens depuis des siècles. ■■■

Des réfugiés en provenance de Mers-El-Kebir, accompagnés d'un secouriste, débarquent du porte-avions "La Fayette" à Toulon le 19 juillet 1962.



## Pour aller ou?

Voici ce que l'écrivain Jules Roy, auteur de nombreux ouvrages sur l'Algérie, notamment la saga « Les Chevaux du soleil » (Grasset), alors reporter à L'Express, écrivit dans nos pages le 1er juillet 1962 depuis Marseille :

« Voilà, ils sont partis parce qu'ils ont peur. Jusqu'au 1er juillet, cette peur va grandir et prendre des allures de panique. La raison ne les atteint pas plus qu'autrefois, et ils osent à peine voir cette ville que beaucoup d'entre eux ne connaissent pas, cette cathédrale en stuc gris, ces docks giflés par le mistral. Ce qui les rattache encore à l'Algérie, c'est l'eau du port et le bateau dont ils ont à présent tant de mal à s'arracher. Pour aller où ? Chargés de leurs maigres biens, de matelas, tirant derrière eux des chiens ou soutenant des infirmes, ils avancent en cahotant, ivres de douleur. Vous pourriez supporter ce spectacle, vous ? Moi pas, parce que ce sont les miens, que je leur ai annoncé tout ça s'ils ne partageaient pas ce qu'ils avaient avec les Arabes, et qu'à présent leur malheur m'accable avec eux. »

■ ■ ■ cles et que la cité Phocéenne a été désignée ville de transit des rapatriés d'Algérie par le gouvernement. Les Pieds-Noirs les plus riches (à peine 10% d'entre eux) quittent l'Algérie en avion, ils prennent place à bord d'une Caravelle ou d'un Constellation à l'aéroport de La Sénia (Oran) ou celui de Maison-Blanche (Alger). Mais quel que soit le mode de transport, ce qui attend 1,230 million de Pieds-Noirs aux quatre coins de la France ne ressemble en rien à un accueil à la Tahitienne.

### « Il faut jeter les Pieds-Noirs à la mer »

Sur place, il n'y a presque aucune assistance, psychologique ou autre, comme il en existe désormais au moindre accrochage automobile, excepté celle de la Croix Rouge, qui fut d'une grande efficacité. Personne n'attend les Français d'Algérie, citoyens de trois départements, au même titre que les Bouches-du-Rhône, en cette période estivale, de vacances. Ils sont parfois « accueillis avec des cris de haine », pour paraphraser les derniers mots de « L'Étranger », de Camus.

Ils arrivent, précédés de mots terribles prononcés à leur rencontre, comme celui de Jean-Paul Sartre, en pleine guerre d'Algérie, qui restera dans les mémoires : « Un Français mort, c'est un Arabe libre ». Le maire de Marseille, Gaston Defferre, aura des mots très durs à l'encontre de ses compatriotes : « Que les Pieds-Noirs quittent Marseille en vitesse, qu'ils essaient de se réadapter ailleurs et tout ira pour le mieux », pouvait-on lire à la Une de « Paris-Presse » du 27 juillet 1962. Une autre phrase, de sinistre mémoire, est attribuée à Defferre : « Il faut jeter les Pieds-

Noirs à la mer »... Des plaques d'égout sont posées contre les portes d'appartements marseillais occupés par des rapatriés. Par milliers, ils débarquent chaque jour, épuisés, hébétés, traumatisés, sur les quais des ports français, et Marseille fait figure d'une étrange Ellis Island (\*). « La plupart des gens semblaient ignorer que nous étions Français comme eux. D'autres s'étonnaient que nous ne soyons pas Arabes, d'autres encore nous imaginaient

People Repatriated From Algeria Arrive In Marseille Aboard The Ville De Tunis Ship, Marseille, July 20, 1962.

avec la peau noire », déclare une femme dans le documentaire de Gilles Perez. L'historien Jean-Jacques Jordi, auteur de « 1962 : l'arrivée des Pieds-Noirs » (autrement), précise dans le film que certains conteneurs étaient volontairement trempés dans l'eau du port avant d'être posés à quai, ou bien étaient jetés de haut... Les dockers déclenchèrent de surcroît plusieurs grèves. « Il fallait désengorger Marseille, puis les départements voisins », dit-il. Certains sont immédiatement envoyés d'autorité à Nevers, Laval, Auch, ou dans un village du Jura... Le mot d'ordre est « dispersion » davantage que bienveillance. Sur place, des dortoirs sont improvisés, notamment dans les hangars (dont le célèbre J4) des môles de La Joliette, et séparent de façon injustifiée les femmes et les enfants des hommes, ajoutant à la douleur une humiliation violente et gratuite. Une parmi d'autres. Cet exil touche alors à l'absurde, puisque les Pieds-Noirs sont des Français chassés d'un bout de France et qui arrivent en métropole ! Ils sont cependant perçus comme des étrangers et eux-mêmes se sentent tout de suite étrangers en terre métropolitaine. La métaphore de l'arbre que l'on transplante, soulignée par un Oranais dans le



KEystone



KEystone

film précité, est juste : « il ne repart pas avec la même vigueur, ou alors il meurt ». Car si l'accueil qui leur fut réservé fut excellent en Corse – rappelons que l'île de Beauté contribua beaucoup à peupler l'Algérie coloniale-, et très bon à Toulouse et à Strasbourg, il fut désastreux dans de nombreux endroits, outre Marseille.

### « Moi, je ne loue pas aux Pieds-Noirs »

D'autres témoignages du film de Perez, comme celui de Gérard Bengio, 13 ans en 1962, montrent la violence d'un racisme qui ne dit pas son nom : avec son frère aîné, ils furent interdits de cours d'histoire-géo, au lycée d'Anglet (Pyrénées-Atlantiques) au motif que le professeur, membre du parti communiste, « ne souhaitait pas avoir des colonialistes tueurs d'Arabes dans son cours ». De même, il fut refusé à sa famille la location d'un pavillon : « Je ne loue pas à des Pieds-Noirs », avait déclaré le propriétaire. Ces exemples sont légion, et s'ajoutent à la rigueur historique de l'hiver 1963. Jean-Jacques Jordi : « la société française re-

porte à cette époque-là tous les maux aux Pieds-Noirs », sauf peut-être la neige qui tombe en abondance. « L'augmentation du prix du panier de la ménagère ? – C'est la faute aux Pieds-Noirs. Celle de l'immobilier, idem. » Ajoutons avec perfidie l'augmentation marseillaise – avérée – des tarifs hôteliers et des courses en taxi... Le rejet du rapatrié confine au racisme. « Sales Pieds-Noirs » devient une insulte courante, que l'on retrouve aussi sur certains murs. Le coup est particulièrement dur pour ceux qui connaissent déjà Marseille pour l'avoir libérée 18 ans plus tôt. Il s'agissait d'un autre débarquement. Aux six coins de l'hexagone, de nombreux gamins connaîtront l'humiliation d'être déchaussés de force à l'heure de la récré afin de montrer la couleur de leurs pieds... Le racisme se double parfois d'une aberrante bêtise. Ces humiliations firent naître la honte d'être Pied-Noir. Raciste, fasciste, « gros-colon-qui-a-fait-suer-le-burnous », OAS... Sont autant d'insultes qui conduisent les Pieds-Noirs « à se faire le plus petit possible, à tenter de passer inaperçus », déclare un

20 Families Of Repatriated People From Algeria Occupy Former Brothel Le Sphinx, Boulevard Edgar Quinet, Paris, August 10, 1962.

lédonie. Ou en Guyane ! »

### « Qu'on les écrase ! »

L'amalgame est sévère, en 1962, et une presse à front bas s'en fait l'écho. François Billoux, député communiste des Bouches-du-Rhône et directeur politique de « La Marseillaise », écrit : « Ne laissons pas les "repliés" d'Algérie devenir une réserve de fascisme ». Le quotidien L'Humanité est aussi virulent, qui n'hésite pas à publier des caricatures montrant les premiers « rapatriés » débarquant en France, ornés d'une croix gammée (dessin paru le 6 janvier 1962 – déjà !). Libération titre quant à lui : « Qu'on les écrase ! »... Arrivés en France contre vents et marées, violence et sarcasmes, mépris et refus, les Pieds-Noirs sont donc repartis à zéro. La plupart connurent de grandes difficultés à trouver l'essentiel : un logement et un travail. Se refaire la cerise, ou plutôt la clémentine, représenta un exploit pour beaucoup, car aucun n'était au bout de sa peine... ■

(\*) l'île par laquelle tout émigrant entrant aux USA